

LES CONCERTS

Hier, j'ai commencé l'après-midi au Châtelet, où j'ai entendu de nouveau l'ouverture de *Pyrame et Thisbé*, de M. Trémisot, dont j'ai parlé suffisamment il y a huit jours; le Concerto pour violon de Lalo, une des premières compositions de l'auteur de *Namouna* et du *Roi d'Ys*, une de celles que l'on joue le moins souvent, bien qu'elle soit des plus charmantes, des plus distinguées — M. Jacques Thibaud l'a exécutée avec une finesse de son, une élégance, un sentiment délicieux, — et le Prélude du quatrième acte de *Messidor* qui, comme d'ordinaire, a valu à M. Colonne un grand succès personnel, succès bien mérité, car l'excellent chef d'orchestre interprète cette petite pièce instrumentale de façon vraiment supérieure, vraiment admirable. Et je suis arrivé chez M. Chevillard au moment où celui-ci attaquait le *Faust* de Liszt.

Voilà une œuvre que notre public connaît fort peu. Si mes souvenirs sont exacts, elle a figuré au programme d'un concert que M. Saint-Saëns donna, vers 1877 ou 1878, au Théâtre-Italien, en l'honneur de celui dont il a dit qu'il lui avait indiqué le chemin où il devait rencontrer la *Danse macabre*, *Phaëton*, le *Rouet d'Omphale* et la *Jeunesse d'Hercule*. Frantz Liszt, en effet, est le créateur du poème symphonique et il a ouvert la voie non seulement à certains maîtres français, mais aussi à nombre de musiciens étrangers. — M. Richard Strauss, pour ne citer que celui-là, est son continuateur direct. — J'avoue ne pas aimer également les quatorze ou quinze tableaux sonores du « peintre » de Weimar, et je crois avoir eu l'occasion de m'en expliquer déjà à différentes reprises. *Faust*, superbe décidément, est, il me semble, celui que je préfère. Ses trois parties ont, en leur extrême diversité, une unité rare. Les thèmes singulièrement caractéristiques et expressifs y reparaissent, s'y transforment de la façon la plus curieuse et, en même temps, la plus claire et la plus logique. La première, qui nous montre Faust tantôt agité, impatient et vainqueur, tantôt mélancolique, tourmenté et rêveur, est d'un romantisme flamboyant; la seconde, consacrée à Gretchen, à son pur amour affectueux et bienfaisant, atteint, par l'émouvante et pénétrante simplicité de ses motifs, à la suprême splendeur; la troisième, où ricane et hurle Méphistophélès, a une incomparable puissance caricaturale. En son ensemble, l'ouvrage s'élève assez haut pour être nettement tiré de pair. Exécuté avec une prodigieuse précision et une chaleureuse fantaisie, il a produit une impression profonde et son succès a été, en fin de compte, triomphal. Ce succès s'est reproduit quand Mme Jeanne Raunay, que j'ai eu le très vif regret de ne pas entendre dans le *Freischütz*, est venue chanter, de la manière inoubliable que vous savez, l'air d'*Iphigénie*. On l'a longuement et justement acclamée.

Alfred Bruneau.

COURRIER DES THÉÂTRES